

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Auguste SERIEYX

A propos de l'intellectualisme oriental, partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 153-156

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A propos de l'intellectualisme oriental ⁽¹⁾

I

Le véritable cri d'alarme proféré par M. René Guénon dans son livre récent, intitulé *Orient et Occident*, ne saurait laisser indifférents les esprits tant soit peu réfléchis. Entre les deux civilisations qui se partagent l'humanité pensante, un malentendu séculaire serait en voie de s'aggraver à tel point que de graves répercussions politiques pourraient en résulter plus ou moins directement, à brève échéance. Envisagée de ce point de vue intellectuel, une « Question d'Orient », singulièrement plus vaste et plus profonde que les irritants démêlés ainsi qualifiés par nos minuscules diplomaties européennes, se posent devant nous. Il ne nous appartient pas de la résoudre : mais il serait vain de l'éluider.

Entente et non fusion : telle paraît être la pensée maîtresse de M. Guénon en présence du conflit dont il

(1) L'article si intéressant de notre collaborateur M. Louis Gentina sur les « Mirages de l'Orient » (N^o des « Echos » de septembre-octobre) a fort opportunément attiré l'attention sur cette question d'actualité et nous a valu des approbations dont nous sommes heureux de transmettre l'expression à l'auteur. Un sujet aussi vaste est bien loin d'être épuisé. Aussi avons-nous pensé que les lecteurs des « Echos » liraient sans déplaisir une nouvelle étude de la même question, en parfait accord sur les points essentiels avec celle de M. Gentina.

L'ami de l'Abbaye et des « Echos » qui a bien voulu, à notre demande, traiter la question de l'« Intellectualisme oriental » n'a rien d'un spécialiste, et insiste pour que nous ne manquions pas de le rappeler à nos lecteurs : il nous communique simplement quelques-unes de ses réflexions personnelles sur le redoutable problème de l'Orient, tel qu'il lui paraît ressortir des plus récents ouvrages qui lui sont consacrés.

Réd.

poursuit une mise au point aussi précise que possible, tout en nous faisant prévoir d'autres études ultérieures sur le même sujet. Cette attitude est la sagesse même : elle seule permettra peut-être d'éloigner, sinon d'éviter des conséquences tragiques que tout nous fait entrevoir comme imminentes. Il n'est que trop certain que, jusqu'ici, nos informations sur tout ce que l'on peut ranger, provisoirement tout au moins, sous la qualification d'« Intellectualisme oriental » ont été de tout point insuffisantes. Non, certes, que ce vaste sujet soit resté dans l'oubli et l'inattention : tout au contraire, l'innombrable diversité de ceux qui se sont donnés comme les fidèles interprètes de l'orientalisme en Occident est telle que leurs assertions souvent incompatibles, parfois contradictoires, sont de nature à décourager les plus patients observateurs. Notre auteur apporte ici un élément d'ordre et de clarté infiniment précieux : la « myopie intellectuelle » des orientalistes officiels et patentés méritait d'être une bonne fois signalée à la juste méfiance des esprits clairs et ordonnés ; cette opération de salubrité publique est désormais accomplie, et magistralement. Seule, une intelligence française pouvait la mener à bonne fin ; et l'auteur ne nous laisse point ignorer les puissants motifs d'actualité qui l'ont poussé à l'entreprendre. On ne peut méconnaître qu'il est qualifié pour cette besogne, lorsqu'on a lu attentivement les quatre ouvrages qu'il a publiés depuis 1921. Sa haute formation métaphysique et philosophique ne saurait être mise en doute, et fait de lui un guide clairvoyant au milieu du dédale de la pensée orientale.

L'imprécision inhérente à cette forme de pensée paraît être la principale cause des interprétations abusives auxquelles elle a donné lieu, chacun pouvant croire de la meilleure foi du monde qu'il en donne une traduction fidèle, sinon la seule fidèle. Sans doute, au fur et à mesure que nous nous élevons jusqu'au domaine des principes généraux de la métaphysique, une imprécision d'un certain ordre est à peu près inévitable : « Il faut se vêtir pour descendre, et se dévêtir pour monter », disaient les sages du moyen âge. Toutefois, comme les idées, même

les plus abstraites, ne se peuvent communiquer, même très imparfaitement, que par l'intermédiaire indispensable de nos vocables reliés logiquement les uns aux autres, toute idée que l'on déclare plus ou moins partiellement inexprimable devient, dans la même proportion, inexistante pour le lecteur ou l'interlocuteur : et les conséquences que l'on en peut déduire deviennent par cela même éminemment précaires et révisables. Sous prétexte que certaines idées abstraites échappaient aux rigueurs d'une définition complète, on s'est souvent abstenu complètement de les définir, ce qui n'est pas équivalent. Par là, l'erreur devait fatalement pénétrer, et le malentendu s'ensuivre.

Pour qu'une « entente » s'établisse, une délimitation préalable des points précis sur lesquels elle doit porter est indispensable. Et c'est ici que la connaissance de l'Occident, sur laquelle nous avons le droit et le devoir d'être parfaitement fixés, prend le pas sur toute autre considération.

Représenter ce que l'on est convenu d'appeler la « civilisation occidentale » comme consistant à peu près exclusivement dans le perfectionnement dit « scientifique » de la matière et des forces physiques exploitées industriellement, c'est aggraver le malentendu au lieu de l'aplanir : c'est justifier à l'avance le mépris dans lequel on nous assure que les Orientaux tiennent ces prétendus « progrès de la science ». Tout ce qui pense véritablement, dans notre Occident contemporain, pense de ces « progrès » la même chose qu'en pensent les Orientaux, ce qui revient à dire seulement que les uns comme les autres pensent juste. Ainsi, la « constitution d'une élite » à laquelle nous sommes conviés est chose faite, dès l'instant que l'on prend la peine de dissocier les gens de bon sens des autres. Ces « autres » sont le nombre : c'est entendu. Il est dans la fonction de la multitude de faire, comme les tambours, plus de bruit que de besogne. Mais il est dans la fonction de l'intelligence de ne point confondre la besogne avec le bruit.

Le malheur, et c'est là un malheur dont la gravité s'accroît de jour en jour, c'est que, dans notre Occident

« démocratique » ou prétendu tel, les « tambours » font un bruit terrible, même et surtout lors de l'assassinat des rois. Depuis Santerre et ses suppôts, les « progrès de la science » nous ont dotés de tambours mécaniques : on les appelle « la presse » ; et, par l'effet d'une imposture judéo-maçonnique sans précédent, l'effroyable asservissement dans lequel est tenue cette presse est appelé « la liberté ».

Qu'on nous comprenne bien : pour beaucoup, la « presse » ce sont les journaux exclusivement, et l'on admet volontiers que, pour la plupart de ceux-ci, la « liberté » commence et finit avec la police politique de chaque pays. Or, il faut savoir que le *livre* n'est pas beaucoup plus *libre* que le *journal* : on nous rebat complaisamment les oreilles avec la « liberté de la pensée » ; c'est précisément parce que celle-ci n'existe pas, même dans les livres, que l'absurde légende d'une civilisation occidentale exclusivement mécanique et scientifique a pu se propager impunément, jusqu'à donner le change à des esprits très supérieurs.

La civilisation occidentale ainsi entendue a donné sa mesure entre 1914 et 1918 : si la pensée occidentale a survécu à cette tragique expérience, c'est donc qu'elle a d'autres fondements plus solides et plus stables. Et ceci ne saurait être mis en doute.

Si l'on appelle « Occident » l'ensemble des intelligences fourvoyées dans la « religion du progrès indéfini » avec toutes les conséquences politiques, sociales et philosophiques qu'elle comporte, nous souscrivons entièrement à la déclaration de M. Guénon : « Dans un rapprochement avec l'Orient, l'Occident a tout à gagner ». Il faudrait savoir toutefois si la voie orientale est la seule capable de procurer ce gain.

Mais une équivoque assez grave apparaît ici sur ce que l'on doit entendre par « Occident ». Avant d'appeler l'Orient à la rescousse, il appartient aux occidentaux, et à eux seuls d'opérer cette délimitation préalable : comme elles n'est point du domaine de l'abstraction pure, tant s'en faut, nous savons qu'elle est possible ; peut-être n'est-elle point aisée ; il nous suffit qu'elle soit nécessaire.

(A Suivre)

Auguste SERIEYX.